

## DU CARACTÈRE LÉGENDAIRE DE L'HISTOIRE LIÉGEOISE JUSQU'AU XIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

L'histoire de toutes les nations commence par des légendes. Rien de plus facile à comprendre : les premiers âges n'ont presque jamais d'historien contemporain, le souvenir du passé ne se transmet que de vive voix, et ces traditions, s'altérant à mesure qu'elles passent de bouche en bouche, arrivent déjà toutes défigurées aux générations suivantes. Celles-ci, jeunes encore et pourtant curieuses déjà de leurs annales, douées de plus de cette imagination ardente et de cette crédulité naïve qui caractérisent les peuples enfants, recueillent avidement les récits traditionnels, mais en les ornant et en les embellissant. Ce travail collectif se continue ainsi pendant des générations entières, même après que des écrivains sont déjà venus fixer les traits authentiques que possédait la légende de leur temps : il faut, pour qu'enfin il s'arrête et renonce à envahir le domaine de l'histoire, que la science critique vienne arrêter la légende voyageuse dans son chemin séculaire, et lui pose des bornes immuables en lui disant : « Tu n'iras pas plus loin. »

C'est principalement le pays de Liège que j'ai en vue dans cette espèce de biographie de la légende. Nos autres provinces ont eu, tout comme celle-ci, leurs fables et leurs fictions : mais il n'y en a aucune où l'imagination populaire ait produit une aussi riche efflorescence de récits fabuleux.

Ici, plus qu'autre part, s'étaient passés depuis les premiers siècles de notre ère des événements remarquables et des faits dignes d'une éternelle mémoire.

C'est ici que les premiers hérauts de l'Évangile avaient commencé leur apostolat ; c'est ici qu'ils avaient fondé leur premier siège épiscopal ; c'est ici que le souvenir des invasions barbares avait été d'autant plus profond qu'on en avait souffert davantage. Le double transfert de la chaire épiscopale de Tongres à Maestricht et de Maestricht à Liège indique un double fait très-important : la chute de la première et la naissance de la dernière de ces trois villes, à une époque où dans tout le reste de

notre pays il ne se passait rien, pour ainsi dire, dont l'histoire ait à s'occuper. Ici était née, ici avait grandi l'illustre famille hesbignonne qui devait réunir sous un seul sceptre toute l'Europe civilisée. Herstal, Jupille, Liège, Aix-la-Chapelle, Stavelot, Saint-Hubert, une foule d'autres localités encore conservaient tout vivant le souvenir des grands princes Karolingiens, de leurs grandes actions comme de leurs grandes fautes. A toutes ces circonstances, qui suffiraient à expliquer pourquoi les légendes historiques sont plus nombreuses dans cette province que dans d'autres, ajoutez la carrière pleine de gloire et de souffrances de quelques grands évêques, celle des SS. Remacle et Lambert au VII<sup>e</sup> siècle, celle de S. Hubert au VIII<sup>e</sup>; et si l'on veut se souvenir avec quelle pieuse avidité le peuple d'alors recueillait jusqu'aux moindres traits relatifs aux saints et à leurs œuvres, on comprendra sans peine pourquoi l'histoire liégeoise est si riche en récits légendaires, tandis que des cantons où n'apparaissait ni grande dynastie, ni ville considérable, ni apôtre illustre du christianisme, ne devaient voir naître les légendes que vers le temps où eux-mêmes commençaient à devenir le théâtre d'événements importants. C'est ainsi que la légende des forestiers de Flandre, qui se place aux VII<sup>e</sup> et VIII<sup>e</sup> siècles, symbolise fort exactement pour nous l'époque où ce pays acquit pour la première fois quelque importance politique.

La légende ressemble au phalène : dans son vol aventureux à travers la nuit de l'histoire, elle est toujours attirée de préférence par les faits les plus éclatants ou par les noms les plus lumineux, et voilà pourquoi, par exemple, aucun nom n'a fourni au moyen-âge plus de récits fabuleux et plus de sujets épiques que celui de Charlemagne. De même, en parcourant les annales de la principauté de Liège, on peut rassembler autour de trois faits principaux, et autour d'un certain nombre de noms fameux, à peu près toutes ses traditions légendaires. Le premier de ces grands faits, c'est l'introduction du christianisme dans la *Civitas Tungrorum*, dont les limites correspondent à peu près à celles du diocèse des anciens évêques de Liège. Le second, c'est la naissance du pouvoir temporel des évêques, or, en d'autres termes, la naissance de l'État Liégeois, qui commence au huitième siècle et qui est un fait accompli au dixième : le nom de Notger résume cette période. Le troisième, c'est la crise redoutable que l'Église de Liège, comme toutes les

autres, doit traverser aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles, par suite des envahissements du pouvoir temporel et des mœurs corrompues du clergé; ici encore l'histoire locale peut se résumer dans un nom : celui de Lambert Le Bègue.

Ces trois faits ont servi de noyau à trois groupes de légendes, d'origine et de tendances diverses, et formant elles-mêmes, pour ainsi dire, trois cycles bien distincts. Le premier pourrait s'appeler le cycle chrétien : il commence aux premiers apôtres de l'Évangile dans notre pays, et ne cesse qu'au moment où tout le diocèse, l'Ardenne et la Campine comprises, a reçu la lumière de la foi. Le caractère des légendes de ce groupe est purement religieux : une pieuse admiration pour les apôtres du christianisme, une foi naïve et sans arrière-pensée, ont fait éclore sur la bouche du peuple et sous la plume des hagiographes une riche végétation de légendes sacrées. C'est Saint Materne, mourant en Alsace pendant qu'il venait avec S. Euchaire et S. Valère évangéliser notre pays, et ressuscitant au bout de quarante jours, par l'imposition de la crosse de S. Pierre, que ses compagnons sont allés prendre à Rome; c'est S. Servais, évêque de Tongres, à qui S. Pierre prédit la prochaine destruction de sa ville par les Huns, et qui se retire à Maestricht où le siège épiscopal reste fixé après lui; c'est S. Monulphe, un des successeurs de S. Servais, qui, voyageant au VI<sup>e</sup> siècle à travers son diocèse, aperçoit du haut d'une colline la vaste et admirable vallée de Liège, encore déserte, toute remplie de bois et d'eaux, et prédit avec enthousiasme la naissance d'une ville glorieuse dans ce site prédestiné; c'est S. Jean, surnommé l'Agneau, qu'un miracle seul put décider à échanger son modeste patrimoine de Tihange, près de Huy, pour la chaire épiscopale : il fallut qu'un ange vint lui prédire sa dignité prochaine, et que son bâton, qu'il enfonça en terre en apprenant cette nouvelle, se couvrit instantanément de feuillage; c'est Saint-Remacle, qui par la ruse et la force triompha de toutes les puissances infernales pour bâtir en pleine Ardenne ses monastères de Stavelot et de Malmédy, ces deux citadelles de la civilisation chrétienne; ce sont, enfin, les deux grands évêques dont le nom se rattache au transfert de l'évêché à Liège : S. Lambert et S. Hubert. Tous ces noms ont d'autant plus attiré l'essaim voyageur des légendes nocturnes, qu'ils brillent davantage par les œuvres de ceux qui les ont portés. Et ici, il ne sera pas sans

intérêt de faire remarquer que si la légende accorde moins d'attention à certains personnages, tout aussi illustres que ceux-là, c'est précisément parce que leur action dans ce pays s'est fait moins sentir : tel est S. Amand, qui obtint si peu de résultats, qu'il déposa ses fonctions d'évêque, au bout de trois ans <sup>1</sup>.

Ainsi, tous ceux qui ont accompli de grandes œuvres de foi et de civilisation dans ce diocèse, la légende les couronne de son nimbe rayonnant, et les plus fraîches fleurs de l'imagination populaire parfument les autels où ils sont vénérés. Le caractère même de tous ces récits pieux atteste leur origine; on voit qu'ils sont nés à l'ombre du clocher et sous la voûte des monastères, et il est telle légende, celle de S. Jean l'Agneau, qui a un cachet véritablement biblique. C'est l'époque où la religion est non seulement le plus grand mais le seul intérêt; jusqu'à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, il n'y en avait, il ne pouvait y en avoir d'autre dans ce pays : la légende a donc une parfaite *couleur locale*, comme on dit aujourd'hui.

Mais quand le christianisme à conquis définitivement toutes les populations de la vallée de la Meuse, quand les évêques cessent d'être des apôtres pour devenir de simples pasteurs, gouvernant sous leur houlette pacifique un troupeau fidèle et soumis, alors la légende, n'ayant plus de grands faits ni de grandes figures à illustrer, redevient peu à peu silencieuse. De S. Florbert jusqu'à Notger, c'est à peine si elle connaît les noms de tous ceux qui se sont assis sur la chaire de S. Materne. Ce n'est pas qu'il manque d'hommes remarquables. Rathère et Eracle, par exemple, sont dignes de toute attention, mais ils ne sont pas de ceux qu'il faut à la légende, et une activité purement littéraire et intellectuelle, qui ne se traduit au dehors par aucun acte éclatant, ne passionnera jamais l'imagination de la multitude. C'est une autre figure d'ailleurs qui attirera tous les yeux : Charlemagne, le grand empereur d'Occident, d'autant plus célèbre dans les traditions liégeoises qu'il est lui-même un enfant du pays. Mais son nom et le cycle de ses légendes sont du domaine de l'histoire générale; je n'ai pas à m'en occuper ici.

<sup>1</sup> *Nihil se proficere cernens..... ad alia loca se transtulit. Ægid. Aureæv ad Harig. 40.*

Après Charlemagne se déchaîne sur le monde chrétien cette terrible catastrophe où son empire est détruit, et où toute la civilisation menace de périr sous les coups des Normands. Liège eut sa part dans ces calamités universelles, qui semblent avoir à ce point effrayé l'imagination qu'elle n'a jamais voulu s'en souvenir <sup>1</sup>.

C'est au sortir du grand bouleversement que commence pour l'histoire de ce pays une période nouvelle : dans le partage de l'empire Karolingien, il a été assigné à l'Allemagne, et c'est grâce aux rois de ce pays que nos évêques, de simples chefs spirituels, deviennent de véritables souverains temporels. Ce changement ne fut ni brusque ni complet; il se fit peu à peu et d'une manière insensible, étant amené par la force des choses; il y eut pourtant un moment où il fut plus manifeste, où

<sup>1</sup> On pourrait demander pourquoi les invasions des Normands n'ont pas fourni le sujet d'un nouveau cycle de légendes. Le sujet était grandiose et terrible, l'imagination populaire devait y trouver d'amples sujets de récits, et les exploits de l'évêque Francon, qui prit lui-même les armes et qui repoussa les Normands, étaient de nature à éveiller l'admiration et l'enthousiasme, ces deux éléments générateurs de tous les récits merveilleux. Il n'y a qu'une réponse à faire : c'est que dans toute l'Europe les incursions normandes avaient tellement abattu les esprits que l'accablement était universel, et que, bien loin que l'imagination s'exaltât au sujet de ces guerres, les âmes n'étaient plus même à la hauteur des circonstances : je ne sais quel découragement, quelle inertie invincible paralysait jusqu'à la résistance, et livrait les populations pour ainsi dire pieds et poings liés, à leurs farouches ennemis. Voici notamment en quels termes Anselme raconte la démoralisation des habitants du pays de Liège : « *Adeo nescio quis terror divinus ultionis animos eorum, quibus est cordi armis libertatem tueri, invaserat, ut nullam in armis spem ponentes, servire quam rebellari maluerint. Sed et si qui tale aliquid temptassent, numerosam nostratum copiam paucis eorum sepius turpiter terga dedisse compertum est.* » Et cela peut se dire de toute l'Europe d'alors. Dans une pareille prostration, les intelligences ne travaillent pas; et ce que l'imagination conçoit alors, ce sont bien plutôt les rêves monstrueux du délire et les cauchemars de la fièvre, que les vastes récits d'aventures et de combats. C'est donc, en quelque sorte, par une raison psychologique qu'il faut se rendre compte de la pauvreté de ce temps en légendes. Fallût-il, d'ailleurs, admettre une autre cause, j'y consentirais volontiers : il suffira d'avoir signalé le fait, qui mérite de faire l'objet d'une étude spéciale.

les progrès de la puissance épiscopale firent un pas plus grand que jamais. Ce fut sous la régence de Notger, l'évêque au bras puissant, pendant laquelle l'autorité temporelle des évêques reçut des rois une solennelle consécration.

Il n'y a pas dans l'histoire de la principauté un plus beau nom que celui de Notger, il n'y a pas d'homme à qui la ville et le pays doivent plus de bienfaits, et c'est à juste titre que l'admiration reconnaissante des contemporains a pu s'écrier, en s'adressant à la ville de Liège :

*Notgerum Christo, Notgero cetera debes.*

(Tu dois Notger au Christ, et le reste à Notger).

Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir ici renaître les légendes, et un nouveau cycle s'ouvrir, qu'on pourrait appeler le *cycle de Notger*. Les légendes appartenant à ce cycle ont naturellement une physionomie toute différente de celles que nous avons passées en revue plus haut. Ce ne sont plus ces merveilles qu'une piété naïve accepte sans réflexion et avec enthousiasme, ces histoires mystiques, pleines de spiritualité et d'amour divin, où l'on ne raconte d'autres combats que ceux de l'esprit contre la chair vaincue. Les légendes du temps de Notger nous transportent sur un terrain plus positif, où nous assistons à des luttes sanglantes, et aux combats des hommes divisés entre eux. Notger représente dans l'histoire le droit armé de la force : c'est l'originalité profonde de ce type. La légende, il est vrai, l'a également conçu de cette manière, mais, dépassant la notion du juste et de l'injuste, elle est allée jusqu'à en faire une espèce d'Ulysse chrétien, sans scrupule sur le choix des moyens et se faisant absoudre par le succès. Chose curieuse ! à force de vouloir glorifier son héros, elle est parvenue à le décrier auprès de la postérité, et la gloire de l'illustre évêque a été peu servie, assurément, par des chroniqueurs aussi enthousiastes mais aussi aveugles que Gilles d'Orval et Jean d'Outremeuse. L'historiette de la prise de Chèvremont et celle de la construction de l'église Sainte-Croix, par exemple, telles qu'elles sont arrivées jusqu'à nous, telles qu'un grand nombre de gens ignares les colportent encore aujourd'hui dans des *Manuels historiques*, sont définitivement exclues de l'histoire<sup>1</sup> : elles ne méritaient pas

<sup>1</sup> Je rappellerai ici, en passant, les services rendus à la science historique par un homme qui fut à la fois un grand chrétien, un grand ci-

autre chose : pourtant elles sentaient bien leur temps, et sous des récits mensongers elle donnaient assez bien le caractère de l'époque, où un prêtre, luttant pour la justice et pour l'ordre public contre les forts et les violents, devait avoir souvent besoin de recourir à l'adresse, à la patience, à toutes les autres ressources enfin d'un esprit plus délié que celui de ces barbares.

Après Notger, le pouvoir temporel des évêques se trouve constitué, mais il apparaît bientôt que cette augmentation de puissance a profité bien plus aux rois allemands, qu'aux prélats de Liège, car ceux-ci ne seront plus désormais que les vassaux politiques de ceux-là, leur caractère épiscopal s'effaçant de plus en plus. Le roi dispose d'un évêché comme d'un autre fief ; ce sont d'ordinaire des gens de sa cour, voire même des gens dont les richesses sont la seule recommandation, qui arrivent à la haute dignité d'évêque de Liège ; là, ces intrus et ces simoniaques donnent les fonctions sacerdotales de la même manière qu'ils les ont acquises : à prix d'or. La simonie devient pour ainsi dire universelle dans le pays ; le XI<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècles souffrent cruellement de ses ravages. Les scandales étaient publics, nombreux, criants : la multitude n'y pouvait rester indifférente, elle s'en émut profondément au contraire, et cette préoccupation universelle enfanta encore une fois une quantité de légendes. Celles-ci forment le troisième cycle, que j'appellerai, si l'on veut, le *cycle populaire et romanesque* : il se distingue en effet du premier, tout religieux, et du second, tout héroïque, par le caractère plus invraisemblable et plus passionné de ses récits, nés, on le voit bien, au milieu de la rue et dans les conversations ardentes et indignées des gens du peuple. La réalité des abus, l'indignation générale qu'ils devaient causer, et aussi sans doute cette passion antireligieuse que Tocqueville a appelée la plus ancienne de toutes en France — il aurait pu dire partout — ces causes réunies expliquent le véritable fourmillement des légendes qui remplissent cette partie de l'histoire

---

toyen et un grand savant : M. le procureur-général Raikem. Dans ses recherches sur *Quelques Événements du temps de Notger (Liège 1870)*, il a fait bonne justice de ces historiettes qu'on nous a si longtemps débitées comme de l'histoire véritable, Dieu sait avec quels commentaires !

liégeoise. Liège est devenue une véritable Babylone. Les prêtres vivent en concubinage; les prébendes sont mise en vente; on a vu la concubine d'un ecclésiastique, vêtue de pourpre et couverte du diadème, s'asseoir sur un trône surmonté d'un dais où les prêtres devaient la saluer du titre de reine, lui prodiguant un culte idolâtrique et passant toute la journée à danser et à faire retentir autour d'elle le son des instruments <sup>1</sup>. Ces choses se passent vers le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, sous le règne de l'évêque simoniaque Albéron II. Sous Rodolphe de Zähringen (1167-1191) le scandale devient plus grand encore, car c'est l'évêque lui-même qui, plein d'une cupidité sacrilège, fait vendre au marché, par son boucher Udelin, les prébendes ecclésiastiques <sup>2</sup>. En même temps la colère céleste éclate sur Liège: déjà auparavant de terribles tempêtes avaient ravagé la ville, et les prières de la Vierge Marie avaient seules pu conjurer une destruction totale. C'est alors que Dieu suscite un saint prêtre et prophète, Lambert le Bègue, qui tonne contre les mœurs de l'évêque et du clergé, et prédit l'incendie de la cathédrale profanée par eux, ainsi que d'autres événements tragiques. L'évêque veut fermer la bouche au saint zéléteur, et l'enferme au château de Rivogne; là, saint Paul lui apparaît et lui fournit de quoi écrire. Il en profite pour traduire en langue vulgaire (romane) une partie des livres saints, et plus tard, envoyé auprès du pape, il revient appuyé par le souverain pontife, mais il meurt bientôt après, laissant une institution qui devait lui survivre: celle des Béguines <sup>3</sup>.

Qui ne voit, au premier coup d'œil, l'invraisemblance de la plupart de ces traits? Ces prêtres adorant une courtisane, cet évêque vendant les dignités sacrées au marché public, par l'office d'un boucher, sont-ce autre chose que des historiettes et des commérages de vieilles femmes? Certes, il y a là dedans un noyau historique comme dans toute légende, même la plus absurde: ici, le fait historique, c'est qu'il y avait à Liège des prêtres concubinaires et un évêque simoniaque. On me permettra d'être tout aussi incrédule à l'égard de la prétendue prophétie de Lambert le Bègue. Quant à toute la biographie de cet homme

<sup>1</sup> Ægid. Aureæv. ch. 40.

<sup>2</sup> Id. ch. 51.

<sup>3</sup> Id. ch. 51-53.

étrange, défigurée par des récits de miracles et d'aventures extraordinaires, elle est également un produit de cette imagination populaire surexcitée contre le clergé, et qui trouva en Lambert le Bègue à la fois un interprète de son indignation et un vengeur de ses griefs <sup>1</sup>. N'est-il pas regrettable que l'on continue de présenter, comme autant de réalités dignes de créance, toutes ces niaiseries exagérées populaires, que le trop crédule Gilles d'Orval a copiées sans critique, dans un livre ridicule de ce temps, la *Vie d'Odile et de son fils Jean*? Ce livre n'existe plus, mais le bon chroniqueur le cite souvent et ne lui emprunte que des contes à dormir debout. Ce ne sont que visions, songes prophétiques, prédictions, présages funestes, tempêtes, apparitions, punitions, que sais-je encore? La *Vie d'Odile* paraît être l'œuvre d'une espèce de maniaque, qui voyait en toute chose un miracle ou une intervention divine; on peut penser quelle foi méritent les récits sur Lambert le Bègue, extraits sans doute aussi du même pandémonium.

A partir du XIII<sup>e</sup> siècle, on ne voit plus de ces groupes épais de légendes comme j'en ai signalé trois jusqu'à cette époque: on les retrouve encore, il est vrai, mais isolées, éparées, plus maigres et plus chétives. Il s'ouvre un âge nouveau où les té-

<sup>1</sup> Je tiens à rendre ici un juste hommage aux savantes recherches de M. le chanoine Daris, qui est arrivé à conclure que Lambert le Bègue pourrait fort bien n'être autre chose, en source, qu'un Albigeois déguisé. J'adhère pleinement à ces conclusions, et je voudrais même les voir développer davantage. On sait qu'au XII<sup>e</sup> siècle l'Église fut attaquée simultanément dans presque toute l'Europe; les Albigeois, Arnaldo da Brescia, Pierre de Bruys, Eon de Stella, Tanchelin et d'autres encore se déchaînèrent d'abord contre les abus, pour prétendre ensuite renverser des institutions qui n'en étaient nullement la cause. Cette tactique échoua: S. Grégoire VII, le véritable adversaire de ces abus, les avait attaqués et flétris avant les sectaires, et c'est à lui qu'on doit leur disparition au siècle suivant. Quant aux sectaires, ils mirent en avant, pour réussir auprès de la foule, un prétendu zèle pour l'Église et une prétendue austérité qui trompaient toujours le peuple; arrivés à se faire écouter, ils jetaient bien vite le masque et se livraient aux excès les plus dégoûtants, comme Tanchelin à Anvers. C'est parce que Lambert le Bègue n'eut pas le temps, sans doute, de dévoiler ses vraies intentions qu'il continua de rester populaire, et qu'il fut vénéré plus tard par le clergé lui-même.

moignages contemporains seront plus abondants, plus serrés, et ne permettront plus à la légende de se glisser avec autant de facilité à travers le tissu solide du récit historique. Chaque génération, à peu près, va avoir son historien, et il se présentera parmi eux des hommes d'un esprit positif et sérieux, incapables de se laisser égarer par les fables populaires : de ce nombre est le chanoine Jean Hocsem, le continuateur de Gilles d'Orval. On peut dire qu'à partir de lui, l'histoire du pays de Liège est assise sur une base inébranlable, et que l'exactitude du récit ne peut plus être attaquée que dans quelques détails qui ne changent rien à l'ensemble, tandis que, toute l'histoire antérieure est défigurée par un si grand nombre de légende qu'elle exige un véritable remaniement critique.

En terminant cette énumération rapide, je crois devoir répondre à une question, qui sans doute me sera posée : comment se fait-il que c'est au XIII<sup>e</sup> siècle précisément que les légendes cessent d'envahir l'histoire ? Si c'est parcequ'alors apparaissent des écrivains contemporains des faits qu'ils racontent, ne sait-on pas que Godescalc était à peu près contemporain de S. Lambert et Anselme de Notger ? Cela est vrai, et si malgré cela la physionomie de Notger a pu être si étrangement défigurée, cela tient à des circonstances tout à fait particulières. Aucun historien liégeois n'a échappé aux remaniements, aux interpolations, aux travestissements de tout genre : déjà au X<sup>e</sup> siècle, Etienne remaniait le texte de Godescalc, et, peu après avoir paru, les écrits de Hariger et d'Anselme devenaient l'objet des mutilations ou des interpolations les plus graves. Les textes restés purs étaient les moins répandus, précisément parcequ'ils contenaient moins de fables et qu'ils étaient par conséquent moins lus ; les autres au contraire circulaient de main en main, parcequ'ils flattaient le goût public pour les récits merveilleux, et ils supplantaient partout les textes originaux. Si bien que Gilles d'Orval, au XIII<sup>e</sup> siècle, quand il plaça les récits d'Hariger et d'Anselme en tête de sa chronique, n'avait sous les yeux qu'une indigne contre-façon de ces deux historiens. On peut dire que dès cette époque le texte original était à peu près devenu introuvable, et il doit l'être devenu davantage encore après Gilles d'Orval, dont l'œuvre se répandit dans tout le pays. Le savant Chapeville lui-même, au XVII<sup>e</sup> siècle, a été réduit pour Hariger et Anselme, à ce que lui fournissait

Gilles d'Orval, malgré le peu de confiance qu'il y avait. C'est de nos jours seulement que le texte authentique des deux anciens chroniqueurs du pays, a été enfin retrouvé. Martène et Durand, au XVIII<sup>e</sup> siècle, en avaient donné un d'Anselme seul ; les *Monumenta Germaniae Historica* ont publié celui d'Hariger et d'Anselme ensemble, avec un appareil critique plus considérable que les savants bénédictins ne pouvaient en posséder de leur temps ; enfin, je ferai connaître prochainement un manuscrit supérieur à tous ceux que l'on possédait jusqu'ici, et d'après lequel on pourra constituer un texte définitif.

Pour me résumer, c'est une singulière destinée qu'a eue l'histoire primitive du pays de Liège. Non seulement elle a été altérée, comme toutes les autres, par le travail incessant des légendaires, mais, chose incroyable, pendant des siècles entiers la conspiration des légendes contre l'histoire a triomphé à tel point, que les récits authentiques étaient relégués dans l'oubli et dans le mépris, tandis que des écrits manifestement altérés se faisaient passer pour les œuvres authentiques d'historiens contemporains et jouissaient d'une considération usurpée. Le temps est fini de ces intrusions ; de toutes parts l'histoire reparaît et la légende doit plier bagage, et le jour n'est plus éloigné où il faudra écrire à neuf une grande partie des Annales de la principauté.

GODEFROID KURTH.

## DE QUELQUES PARISIANISMES POPULAIRES,

ET D'AUTRES LOCUTIONS NON ENCORE OU MAL EXPLIQUÉES.

(8<sup>e</sup> Suite et fin).

PORTRAISSE. Portrait, en parlant de celui d'une femme.

« L'Amour dont vous êtes la vraie *portraissee*. »

Poissardiana, p. 17. 1756.

Cette tendance du peuple de Paris à féminiser les substantifs masculins, lorsqu'ils s'appliquent à une femme, subsiste encore. En voici une preuve toute récente :

« Vous ne savez sans doute pas de combien de façons on peut écrire : *De profundis* ?

» Un marbrier a bien voulu nous renseigner à cet égard, et voici les différentes variantes qui lui sont passées sous les yeux :

» Deprofundis (d'un seul mot).

» De pronfondis.

» Des profundis.

» Des profundis (pour les hommes), et Des *profundises* (pour les dames).

» Voilà ! »

*Le Figaro*, 25 mars 1872.

POULET D'IVOIRE. Poulet d'Inde.

NANETTE.

« R'mercie, mon fils.

FANCHON.

« Ben obligé, mon enfant.

LOUISON.

« Merci, mon p'tit cochon d'lait.

JAVOTTE.

« Ben obligé, mon *poulet d'ivoire*. »

Vadé. L'Impromptu du cœur, Sc. vi. 1757.

Si j'interprète ce mot par poulet d'Inde, c'est qu'*ivoire*, dans le langage populaire parisien, était synonyme d'*Inde*, c'est-à-dire du pays dont on tirait l'ivoire, tout comme on appelait *inde* tout court, et la couleur bleu d'azur qu'on tire de l'indigo, et le bois d'Inde ou le bois de Campêche. Le compliment de Javotte à Louison est d'ailleurs la juste réciprocque du compliment de celle-ci, et c'est par métaphore qu'elles se traitent l'une et l'autre de bêtes ou d'imbéciles.

L'auteur d'une mazarinade intitulée *Le Ministre d'Etat flambe* (1649) parle du poulet d'Inde et du cochon, comme ayant tout à fait disparu de la table des petits bourgeois et du peuple, pendant le blocus de Paris.

